

Le corps du gourmand, d'Héraclès à Alexandre le bienheureux
Compte rendu de l'ouvrage de Florent Quellier et de Karine Karila-Cohen, 2012, Editions
Presses Universitaires de Rennes, 305p.

Dorothee Guilhem

Anthropologue, UMI CNRS 3189 « Environnement, santé, sociétés », Aix-Marseille II.

L'ouvrage sous la direction de F. Quellier et de K. Karila-Cohen traite des continuités et des ruptures des représentations socio-symboliques des corpulences du gourmand de l'Antiquité au XXe siècle. Il s'inscrit dans la continuité des recherches menées en sciences humaines et sociales sur la construction socioculturelle de l'adiposité (Stearns, 2002 ; Csergo, 2009 ; Poulain, 2009 ; Vigarello, 2010) et sur les rapports entre le corps et l'alimentation (Fischler, 2001 ; Poulain, 2002 ; Audoin-Rouzeau et Sabban, 2007 ; Durif-Bruckert, 2011). Il en renouvelle toutefois l'approche en articulant la morphologie à la gourmandise. Les diverses contributions explorent non seulement leurs registres de significations respectifs, mais aussi leurs mises en correspondance dans les discours philosophiques, médicaux, idéologiques et politiques. Elles rendent ainsi compte à la fois d'une histoire du plaisir alimentaire et de la perception du corps de l'amateur de bonnes chères.

La première partie de l'ouvrage est consacrée aux différents sièges anatomiques des appréciations alimentaires. Dans les traités physiognomoniques¹ d'Aristote rapporte J. Wilgaux, la sensation de plaisir provient du contact de l'aliment lors de sa descente dans l'appareil digestif et au cours de la dilatation de l'œsophage. Ce plaisir du « ventre » n'a rien de répréhensible s'il concerne l'ingestion d'une juste proportion de nourriture « *summetria* ». Mais lorsque cet attrait conduit à s'alimenter avec excès, il génère des déséquilibres humoraux néfastes pour la santé et transforme aussi les attributs morphologiques de l'individu. Le glouton détient des yeux rouges et humides, des lèvres épaisses, un teint couleur miel, des mains disgracieuses et une surcharge pondérale abdominale. Du point de vue de la physiognomonie, ces marqueurs corporels dénotent la possession de certains traits de caractère tels que l'irascibilité, la cruauté, la lâcheté ou l'oisiveté. La voracité alimentaire et la caractérisation du goinfre sont ainsi sujettes à une réprobation morale. Elles apparaissent contraires à la vertu de tempérance et aux normes d'une discipline de soi valorisées par le philosophe.

Dans la culture médiévale, la gourmandise n'est plus une folie du ventre « *gastrimargia* » mais de la gorge « *gula* ». Pour M. Montanari et I. Prosperi, ce déplacement organique introduit une distinction entre la satisfaction provenant de la sensation de satiété de l'estomac et celle procurée par le toucher buccal. Malgré cette reformulation d'une symbolique physiologique, les excès alimentaires demeurent assimilés à un assujettissement de l'individu. Comme ils rapprochent l'homme d'un état d'animalité, le goinfre ou l'ivrogne se voient décrits par une métaphore péjorative toujours actuelle, celle du porc. Tout deux possèdent en effet un ventre distendu, un cou épais et une même folie insatiable de la gorge. Jusqu'alors considérée comme un désordre moral, l'avidité alimentaire au Moyen Age est érigée par l'Eglise en péché capital. Parmi les péchés capitaux, elle est première car elle conduit à tous les autres vices et notamment, à un comportement sexuel débridé. Le glouton se consacre à une vaine recherche de mets savoureux pour satisfaire une chair périssable, au lieu d'élever son esprit par des pratiques pieuses et charitables (Lauriou, 2002 ; Vecchio,

¹ La physiognomonie est l'art d'interpréter et d'attribuer un caractère particulier aux personnes en déchiffrant les indices offerts par leur apparence physique.

2009). La glotonnerie menace ainsi non seulement l'intégrité physique du corps mais elle nuit aussi à l'âme des mangeurs.

La dévaluation de la gourmandise légitimée par le dualisme entre l'âme et le corps se redéfinit au XVII^e siècle. Le palais devient l'organe du plaisir alimentaire ; à l'inverse du ventre proche des organes sexuels, il est situé dans la partie noble du corps et à proximité du cerveau². Cette nouvelle localisation du désir gourmand relève comme l'analyse F. Quellier d'un processus d'intellectualisation de la gourmandise. L'émergence de la figure de l'« honnête » et de l'« élégant » gourmet au palais exigeant opère une mise à distance de la naturalité du corps par une codification des comportements alimentaires. Dans les traités de civilité, la rectitude du corps, la furtivité des regards portés sur les aliments, une mise en bouche et une déglutition lentes des aliments, le refus de flairer la nourriture ou la maîtrise des bruits du corps à table sont autant de pratiques corporelles qui différencient le gastronome du goinfre. La civilité et la « propreté »³ des manières de table et des règles commensales observées par l'amateur éclairé de bonnes chères désanimalisent son corps. Avec l'apparition et l'adoption de nouveaux ustensiles culinaires, elles contribuent à maintenir et renouveler une distinction statutaire entre les classes sociales (Elias, 1973 ; Flandrin, 1999). Au cours de ces siècles, l'appréhension de la gourmandise se construit dans la distinction entre le besoin de satisfaire un impératif biologique et une capacité d'agir individuelle orientée et cantonnée à cette seule fin. Cette différenciation, étant soumise à des appréciations d'ordre moral, philosophique ou religieux, est à l'origine de processus de régulation du corps. Ceux-ci sont légitimés par des stéréotypes morphologiques, psychologiques et comportementaux dévaluant l'insatiable glouton.

Les représentations et les pratiques discursives liées aux figurations du gourmand précisent dans une deuxième partie les connotations socio-symboliques de sa corpulence. A l'instar d'autres héros de la mythologie grecque, Héraclès incarne selon R. Nadeau un héros gourmand, à l'origine des rites sacrificiels et des fêtes civiques. Dans la céramique et la statuaire, Héraclès est représenté avec les attributs corporels grecs de la virilité : une stature élevée, une musculature saillante et une grande force physique (Mehl, 2008 ; Sartre, 2011). Cependant dans certaines scènes comiques de banquet, il est parfois figuré avec un ventre et un fessier ridiculement bedonnants. La mise en avant de sa beauté athlétique ou de son corps ventru reflète l'ambivalence du caractère d'Héraclès. En conformité avec les vertus des Dieux et des héros, sa vaillance et son intrépidité font de lui un guerrier hors du commun. Mais son goût démesuré pour la chair de bœuf et l'alcool le conduit au cours de ses aventures à une absence de maîtrise de soi, perceptible dans ses accès de colère et dans la violence de ses actes. Cette corrélation entre un registre comique et une morphologie aux formes généreuses se retrouve dans les mises en scène théâtrales des comédies grecques. L'augmentation du volume corporel des comédiens, par l'insertion de rembourrages dans leurs costumes, évoque selon K. Karila-Cohen un univers dionysiaque ou utopique. Elle caractérise également l'apparence des personnages qui ne se conforment pas aux lois de la cité. La rotondité corporelle trahit l'intériorité véritable des « mauvais citoyens » ou des empereurs et l'expose au jugement des membres de la cité. La production de ces représentations contrastées du corps gourmand dans les arts concourt à actualiser tant un modèle qu'un contre modèle civique. Elle explicite les vertus ou les vices, les comportements normatifs ou déviants attendus de tout citoyen.

Outre cette dimension idéologique, le corps enrobé du glouton suscite des controverses dans les sciences médicales et diététiques. Dans les traités galéniques, il existe une juste

² Sur l'opposition faite entre les parties supérieure et inférieure du corps, se référer à G. Vigarello (2004).

³ Selon J-L. Flandrin (1999), la notion de propreté à table au 17^e siècle désigne l'élégance et ne doit pas être traduit comme un antonyme de saleté.

mesure de chair, gage de bonne santé et de longévité du corps. Tout écart à cette norme « eusarkia », la maigreur ou l'obésité, requiert la mise en œuvre d'exercices, de bains ou de diètes pour rétablir un équilibre humoral. Comme le rappellent R. Nadeau et K. Karila-Cohen, la forte corpulence des athlètes est associée à leurs excès alimentaires. Les trop grandes quantités de viande, de figues sèches, de fromage, de pain et de vin qu'ils ingèrent journalièrement sont jugées mauvaises pour leur état de santé. Toutefois, elles leur permettent de développer leur masse musculaire et de réaliser des performances sportives. Cette préoccupation sanitaire perdure au Moyen Age (Laurieux, 2002 ; Jacquart, 2006). Elle conjugue avec les savoirs hérités de la théorie antique des humeurs et avec l'influence de la culture culinaire germanique. Pour éliminer le surplus de chair superfétatoire, les médecins conseillent, nous rapporte D. Alexandre-Bidon, d'éviter l'ingestion de fruits « chauds » comme le raisin, les nèfles et les faines, la viande et la charcuterie, les aliments sucrés comme le miel et les fruits confis, puis le vin. Si l'embonpoint a tendance à être dévalué du point de vue de la santé, il est par contre valorisé dans certaines professions. Comme pour les athlètes, il augure pour les nourrices une abondante lactation et contribue à donner de la force physique aux paysans ou à des corps de métiers urbains, tels que les ramoneurs ou les colporteurs. La masse corporelle est ainsi l'objet de représentations contrastées selon l'exercice d'activités et l'appartenance sociale des individus.

La correspondance établie entre la morphologie, une profession ou un statut social se retrouve dans l'art pictural et cinématographique de l'époque moderne. L'apparition de l'archétype du buveur de bière ventripotent⁴ dans la seconde moitié du XIX^e siècle est représentative pour F. Desbuissons du glissement de sens attribué à la gourmandise. Elle le présente comme un être hédoniste, sélectif dans ses goûts, désireux de partager une sociabilité alimentaire avec d'autres artistes bohèmes⁵. Même si depuis l'âge classique la bière est connue pour favoriser un empâtement corporel, cette gourmandise n'est pas nécessairement reliée dans les productions artistiques à une forte corpulence. Elle participe à corrélérer le buveur de bière à la convivialité, à la jovialité et à l'ébriété triviale du satyre Silène. Dans la peinture septentrionale, il est au contraire dépeint par la grossièreté de ses manières et par une rondeur ventrale suggérée par la présence de cruches et de tonneaux. L'image du buveur va encore enrichir l'imaginaire français de l'étranger, en participant à l'élaboration du stéréotype des soldats prussiens ou allemands. Le rôle du corps et des habitudes alimentaires dans la construction d'archétypes renvoie à d'autres registres de significations dans le cinéma italien des années 1970 à 2000. Comme le rapporte C. Bragaglia, les formes plantureuses des comédiennes (telles que Gina Lollobrigida ou Sofia Loren) contribuent à une érotisation du corps, qui est par ailleurs réitérée dans certains films par l'évocation de mets aphrodisiaques. De 1950 et jusqu'en 1970, elles servent à évoquer la fertilité, la maternité, puis la ménagère et la cuisinière. Le corps rondelet des hommes permet quant à lui de tourner en dérision le bonhomme gourmand puis de décrire à l'heure actuelle le gastronome italien. Il est encore instrumentalisé pour indiquer des appartenances idéologiques et politiques comme ce fut le cas pour la bourgeoisie italienne. La mise en images des corpulences dans les arts démontre que l'appartenance à un genre et les rôles impartis respectivement aux hommes ou aux femmes ont une incidence sur leurs significations.

Présente dès le début de l'ouvrage, la problématique des rapports entre la gourmandise, l'adhésion ou la distanciation des individus à l'égard des normes sociétales est approfondie dans une troisième partie. C. Badel interroge la pratique du vomissement à Rome. Après une déconstruction du stéréotype fantasmatique et moralisant des orgies

⁴ Depuis la Monarchie de Juillet, la consommation de cet alcool s'est accrue suite au bouleversement de ses modes de production et de conservation.

⁵ Pour une dimension comparative, voir K. Becker (2009).

romaines véhiculé dans les discours savants et populaires depuis le 19^e siècle, il relie cette pratique à une discipline du corps. Dans leur recherche effrénée de plaisirs, les gros mangeurs régurgitent afin de pouvoir davantage s'adonner à la boisson ou à la nourriture. Le vomissement volontaire légitime une démarche gourmande face au code moral et obéit à une logique de contrôle du corps⁶. En rejetant les aliments sans les avoir préalablement digérés, les individus explorent et accroissent leur plaisir tout en demeurant maîtres d'eux-mêmes. Ils expulsent en effet les humeurs avant que celles-ci en remontant au cerveau diminuent leurs capacités intellectuelles. Ce souci de contrôle de soi se retrouve dans les concours de beuverie où les participants obtiennent une victoire que s'ils ne régurgitent pas et manifestent une ivresse « sobre ». La pratique du vomissement fournit un exemple intéressant (et le seul exemple donné dans l'ouvrage) des négociations et réappropriations des normes par les individus.

Certains contextes favorisent une reformulation des règles sociales afin qu'elles exercent pleinement leur autorité sur les individus. La diffusion de la figure du moine glouton dans les discours cénobitiques réformateurs (IX^e-XIII^e siècles) analysés par I. Rosé témoigne d'une telle redéfinition. Pour les premiers pères de l'Eglise, la gourmandise, qui se manifeste par une démangeaison ou une excitation de la gorge, se doit d'être dénoncée car elle conduit inévitablement aux autres péchés dont la luxure et l'orgueil. Selon la culture cénobitique, la faiblesse inhérente de la chair nécessite une gouvernance de soi par des pratiques corporelles comme l'abstinence sexuelle et l'ascétisme. Les règles monastiques circonscrivent non seulement les lieux et les temps du manger mais préconisent aussi l'adoption d'un régime alimentaire végétarien analogue à celui des temps originels de l'Eden. En s'appuyant sur les textes exégétiques et les Vies des saints, la dévaluation de la gourmandise est réaffirmée et justifiée par les déséquilibres physiologiques qu'elle produit, notamment une mollesse corporelle (Schmitt, 1990) et une mort prématurée. En servant de contre-exemple, la figure du moine dévorant permet de discourir sur l'exemplarité du comportement monacal et de spécifier les règles cénobitiques par rapport à celles des autres instances monastiques.

Depuis les périodes antiques et médiévales, le corps du cuisinier est caractérisé par un surplus de chair abdominale. A la Renaissance, la cuisine devient un art libéral et le cuisinier un artiste. Malgré l'élévation de la cuisine au rang d'art, la profession et le statut du cuisinier demeurent ambivalents comme le montre V. Boudier. Les dessins et gravures flamandes ou allemandes ornant les traités culinaires soulignent tout d'abord la saleté de son apparence et de son corps. Le désordre régnant dans son espace de travail et les diverses techniques culinaires employées dans la préparation des mets confortent une telle association symbolique. Puis, ces représentations picturales dénoncent sa voracité alimentaire ou son alcoolisme. A l'instar de la sveltesse des pâtisseries, boulangers ou marmitons, le cuisinier ou maître rôtière détient un ventre proéminent. Son obésité ventrale suggère enfin des traits de caractère pensés propres à sa profession, son tempérament est dit « flegmatique ». Il manifeste un détachement émotionnel, une faible vivacité d'esprit et une nonchalance. La coexistence de la figure dépréciative du cuisinier avec celle valorisée du gastronome (texte de F. Quellier) actualise dans l'imaginaire social les traits de caractère et les conduites différenciant le glouton du gourmet.

Dans une dernière partie, la métaphore politique du corps gourmand prolonge et clôt l'étude de son investissement socio-symbolique. Dans les comédies grecques du V^e siècle avant notre ère, le partage et la consommation de victuailles dans les banquets célèbrent pour J. Wilkins le « corps gourmand communautaire ». Ces repas festifs offrent aux convives de savoureuses nourritures pour fêter l'unité et la félicité retrouvées de la cité. Les membres

⁶ Cette désapprobation morale ne concerne pas la pratique prophylactique et thérapeutique de la purge à condition que celle-ci ne soit pas pratiquée trop fréquemment.

nuisibles pour la cohésion et la prospérité de la société, c'est-à-dire les politiciens ou les tyrans, sont exclus de ces réjouissances. Comparés à des gloutons, leur corps apparaît nécessairement gros parce que leur immoralité et lâcheté les conduisent à engloutir sans vergogne les biens du peuple. Etant donné leurs défauts, leur comportement ne saurait se conformer aux conventions sociales. En Grèce ancienne, la commensalité s'exprime comme un plaisir partagé qui obéit à une discipline collective du « manger ensemble » (Nadeau, 2010). Or, ces mauvais citoyens se sustentent seuls et/ou avec excès. Par l'intermédiaire du corps « déréglé » du goinfre, les comédies dénoncent la déviance de comportements, sources de maux pour la cité.

Si la littérature participe à véhiculer et transmettre les valeurs fondatrices de la démocratie en Grèce, la contestation de la politique des dirigeants romains peut s'exprimer à un niveau individuel par l'adoption ou le rejet de régimes alimentaires. Dans les lettres de Cicéron à Papirius Paetus (46 av. J-C.) commentées par L. Passet, ses prises de position politique sont mises en relation avec son comportement alimentaire. Lorsque César domine Rome, Cicéron renonce à la vie politique et pour proclamer son dégoût de celle-ci, il se prétend gourmand. Cette allégation prend sens si l'on tient compte du fait que la sobriété alimentaire témoigne à cette époque de la bonne moralité d'un politicien et de sa pratique d'un idéal de « libertas ». Cette discipline de soi ne va pas à l'encontre d'une recherche d'une sociabilité alimentaire constitutive du savoir-vivre propre à l'élite républicaine. Elle dévalorise les attitudes témoignant d'une soumission aux plaisirs du corps et cela d'autant plus que le manque de gouvernance de soi est le propre des femmes ou des esclaves (Whittaker, 1992). En se qualifiant de gourmand ou de frugal, Cicéron manipule ainsi à des fins politiques les normes alimentaires.

Cette relation imagée entre une avidité alimentaire, une accumulation de richesses et l'exercice de professions influentes transparait nettement dans les caricatures de la presse. Les dessins politiques permettent à A. Duprat d'analyser l'utilisation des corrélations antagonistes entre les « gros » et les puissants puis les « maigres » et le peuple. Bien que n'ayant de pas de fondement réel, l'association symbolique entre la figure du gros et l'homme politique s'est construite au XIII^e siècle dans les communes de Toscane. Elle a alors une double acceptation, négative en signifiant l'oppression et positive en renvoyant à leur capacité d'influencer la société. A la veille de la Révolution, les caricatures pour étayer les discours antiaristocratiques font référence au corps corrompu, dégénéré, malade et maigre de la noblesse. Puis, elles reprennent l'antagonisme initial ; comme dans le style graphique anglais, les aristocrates émigrés apparaissent grimaçants, efféminés et gros. Plus généralement, dès qu'un roi de France avait une corpulence supérieure à la moyenne, il était l'objet de caricatures. Louis-Philippe est transformé en Bacchus ou en Hercule tandis que Louis XVI est représenté sous les traits de Silène, d'un cochon ou de Gargantua. Une forte corpulence demeure au XIX^e et XX^e siècle un attribut corporel caractérisant les dirigeants, les industriels ou les banquiers (Martin et Viltard, 2009).

Le rapport privilégié entre le corps du gourmand et la politique se retrouve enfin dans d'autres aires culturelles. Dans l'adaptation filmique par N. Mikhalkov du roman d'I. Gontcharov (1859), C. Vaissie étudie l'élaboration de l'archétype du Russe à travers le personnage d'Oblomov. Nostalgique de la quiétude de son enfance et perplexe par rapport à son avenir, l'aristocrate Oblomov reste des jours entiers oisif et alité, il ne se divertit qu'en faisant de copieux repas. Dans le contexte sociopolitique de l'époque, le cheminement intérieur du personnage permet d'émettre une réflexion critique sur l'identité nationale, l'inégalité sociale et sur les maux dont souffre le peuple russe. Son goût pour les plats traditionnels consistants et sa généreuse convivialité à table sont érigés en expressions d'une « russitude ». Son embonpoint corporel est valorisé dans un pays où les paysans connaissent des périodes de pénurie alimentaire et où la dureté des hivers rend les conditions d'existence

difficiles. Mais la passivité et l'inertie d'Oblomov servent à critiquer l'aisance financière et la désinvolture de la noblesse du XIX^e siècle. Le terme d'oblomovisme désigne aujourd'hui l'apathie. Il renouvelle le lien déjà présent dans les traités physiognomoniques et culinaires entre la mollesse corporelle et la gourmandise. Dans le champ de la politique, le corps ou les comportements du gourmand incarnent donc essentiellement une figure contestataire du pouvoir.

A l'issue de cette histoire socioculturelle du corps gourmand, émergent les prémisses d'une conceptualisation de la notion de gourmandise qui demeure à l'heure actuelle peu étudiée (Flandrin, 1999 ; N'Diaye, 1993 ; Quellier, 2010 ; Clement, 2013). Assimilée à la gloutonnerie, la gourmandise se définit par un appétit insatiable conduisant un individu à absorber une quantité excessive de nourriture. Elle désigne aussi tout comportement alimentaire motivé par la seule intentionnalité de se nourrir pour le plaisir et non par souci de satisfaire un besoin biologique. Cette acceptation dépréciative corréle la gourmandise à un désordre corporel et à une indiscipline de soi. Dans une connotation méliorative, elle se réfère à l'attrait suscité et ressenti par le goût, la qualité ou les propriétés d'un aliment ou d'un mets. Elle renvoie alors à une idée de sélectivité et de préférence alimentaires, individuelles ou collectives, compatibles avec une gouvernance de soi. Dans ce cas de figure, elle procède d'une évaluation experte ou non de l'art culinaire, qui requiert l'acquisition de connaissances gastronomiques et/ou relève d'expériences alimentaires. Cette définition nécessite d'être reformulée par les apports théoriques de l'anthropologie et de la sociologie afin de relier et de confronter les représentations et pratiques discursives aux comportements alimentaires des individus.

Comme l'ont souligné différents auteurs, l'histoire de la gourmandise ne croise pas toujours celle de l'embonpoint ou de l'obésité. Cette non mise en correspondance dans les sources citées présente un grand intérêt. Elle permet d'opérer une déconstruction des discours nutritionnels, sanitaires et esthétiques véhiculés par différentes instances dans les sociétés occidentales contemporaines. Elle met également en perspective les valeurs, les normes et les conduites de gouvernement des corps qui les sous-tendent (Fassin et Memmi, 2004). Cette absence de corrélation concourt ainsi à une compréhension critique des relations, historiquement et socialement construites, entre le plaisir gustatif, la pathologisation des comportements alimentaires et la médicalisation progressive de la corpulence.

Au regard des diverses contributions, la sémiologie plurielle de ce « corps gourmand » résulte de la polysémie de la notion de plaisir et de la variabilité du statut donné au corps au cours de l'histoire. L'ouvrage aurait pu davantage problématiser le concept de plaisir, la symbolique corporelle et la hiérarchie sensorielle qui le sous-tendent (Synnott, 1997)⁷. Bien que mentionnée, la corrélation historiquement construite entre les pratiques alimentaires et la sexualité se prête à une telle analyse (Bobbé, 1989 ; Pasini et Deren, 2004). Elle aurait permis de resituer les plaisirs alimentaires et sensuels dans les processus disciplinaires du corps (Foucault, 1984). De même, la construction genrée de la gourmandise et du corps aurait du être approfondie. A Rome, la recherche d'un plaisir gourmand est un attribut caractérisant la masculinité plutôt que la féminité (Dupont, 1999) et en Grèce ancienne, les prises alimentaires en solitaire sont des habitudes généralement associées aux femmes et non aux hommes (Schmitt-Pantel, 1999). Si l'appartenance à un genre contribue à l'élaboration de comportements alimentaires stéréotypés, elle donne également sens à la réalité physique des corps et à leur existence biographique. Enfin, le rapport entre une consommation alimentaire, la corpulence et la construction d'une altérité a été évoqué à plusieurs reprises. Il aurait été

⁷ Si l'ouvrage s'était délimité aux périodes de l'Antiquité, du Moyen Age et du XVII-XVIIIe siècle, cela aurait pu être possible. Cette délimitation se justifie car seulement trois contributions sur quinze concernent le XIX^e et le XX^e siècle et une seule est consacrée à une autre aire géographique que l'Europe.

intéressant de voir comment les représentations du corps gourmand s'édifient dans la perception et les relations nouées avec l'Autre, en développant comment elles varient selon les milieux sociaux, aux contacts ou dans d'autres sociétés (Schmitt-Pantel, 1992 ; Montanari, 1995).

Bibliographie

- AUDOIN-ROUZEAU F. ET SABBAN F. 2007, *Un aliment sain dans un corps sain, perspectives historiques*, Paris, Presses Universitaires François Rabelais.
- BECKER K., 2009, « L'embonpoint du bourgeois gourmand dans la littérature française du XIXe siècle » in Csergo J., *Trop gros ? L'obésité et ses représentations*, Paris, Autrement : 62-74.
- BOBBE S. 1989. « De la table au lit » in Hamayon R. et Beffa M-L., *Les figures du corps*, Paris, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative : 79-97.
- BRECOURT-VILLARS C. 1993, « Voluptés de chère et de chair », in N'Diaye, *Gourmandise. Délices d'un péché*, Paris, Autrement : 82-87.
- CLEMENT M. C. 2013, « Gourmandise », in Poulain J-P., *Dictionnaire des cultures alimentaires*, Paris, Puf : 639-648.
- CSERGO J. 2009, *Trop gros ? L'obésité et ses représentations*, Paris, Collection Autrement.
- DUPONT F. 1999. « De l'œuf à la pomme. La cena romaine », in Flandrin J-L. et Cobbi J., *Tables d'hier, tables d'ailleurs*, Paris, Odile Jacob: 59-85.
- DURIF-BRUCKERT C. 2011, *La nourriture et nous. Corps imaginaire et normes sociales*, Paris, Armand Colin.
- ELIAS N. 1973, *La civilisation de mœurs*, Paris, Agora Pocket.
- FASSIN D. ET MEMMI D. 2004, « Le gouvernement de la vie, mode d'emploi », in Fassin D. et Memmi D., *Le gouvernement des corps*, Paris, EHESS : 9-19.
- FISCHLER C. 2001, *L'omnivore*, Paris, Odile Jacob.
- FLANDRIN J-L. 1999, « La distinction par le goût », in Aries P., *Histoire de la vie privée, de la Renaissance aux Lumières*, t.3, Paris, Seuil : 261-302
- FOUCAULT M. 1984, *Histoire de la sexualité, l'usage des plaisirs*, t.2, Paris, Gallimard.
- JACQUART D. 2006, « La nourriture et le corps au Moyen Âge », *Cahiers de recherches médiévales*, 13 [En ligne] <http://crm.revues.org/868>
- LAURIOUX B. 2002, *Manger au Moyen Age*, Paris, Hachette.
- MARTIN L. ET VILTARD H. 2009, « Le gros comme métaphore du bourgeois dans la presse de gauche aux XIXe et XXe siècles », in Csergo J., *Trop gros ? L'obésité et ses représentations*, Paris, Autrement : 213-229.
- MEHL V. 2008, « Corps iliadiques, corps héroïques », in Dasen V. et Wilgaux J., *Langage et métaphores du corps dans le monde antique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes : 29-42.
- MONTANARI M. 1995, *La Faim et l'abondance. Histoire de l'alimentation en Europe*, Paris, Le Seuil.
- NADEAU R. 2010, *Les manières de table dans le monde gréco-romain*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- N'DIAYE C. 1993, *Gourmandise. Délices d'un péché*, Paris, Autrement.
- PASINI W. ET DEREN A. 2004, *Nourriture et amour*, Paris, Payot.
- POULAIN J-P. 2009, *Sociologie de l'obésité*, Paris, PUF.
- POULAIN J-P. 2002, *Manger aujourd'hui. Attitudes, normes et pratiques*, Paris, Privat.

- QUELLIER F. 2010, *Gourmandise: Histoire d'un péché capital*, Paris, Armand Colin.
- SARTRE M. 2011, « Virilités grecques », in Vigarello G., Corbin A. et Courtine J-J., *Histoire de la virilité*, t.1, Paris, Seuil : 20-55.
- SCHMITT J-C. 1990. *La raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Paris, Gallimard.
- SCHMITT-PANTEL P. 1992, *La cité au banquet. Histoire des repas publics dans les cités grecques*, Paris-Rome, Ecole française de Rome.
- SCHMITT-PANTEL P. 1999, « Manger entre citoyens. Le repas dans les cités grecques antiques », in Flandrin J-L. et Cobbi J., *Tables d'hier, tables d'ailleurs*, Paris, Odile Jacob: 39-58.
- STEARNS P. N. 2002, *Fat History: Bodies and Beauty in the Modern West*, New York, New York University Press.
- SYNNOTT A. 1997, *The body social, symbolism, self and society*, London, Routledge.
- VECCIO S. 2009, « La faute de trop manger : la gourmandise médiévale entre ethnique et diététique », in Csergo J., *Trop gros ? L'obésité et ses représentations*, Paris, Autrement : 33-44.
- VIGARELLO G. 2004, *Histoire de la beauté, le corps et l'art de s'embellir*, Paris, Seuil.
- VIGARELLO G. 2010, *Les métamorphoses du gras*, Paris, Seuil.
- WHITTAKER C. R. 1992, « Le pauvre » in Giardina A., *L'homme romain*, Paris, Seuil : 349-384.